

PAS DE POLITIQUE.

L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIÈRES.

PÈRE L'ÉGOÛNE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 22 MARS 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouvera dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ÉTENDARD."

Nous demandons aux correspondants de L'OUVRIER de bien vouloir adresser leurs lettres au "PÈRE L'ÉGOÛNE," No. 31 rue St. Jacques, Montréal.

Le Travail.

Voilà un des plus grands mots, une des plus grandes formules de l'humanité.

Les hommes travaillent pour acquérir, pour obtenir, pour posséder, pour conserver.—Ils travaillent non-seulement pour eux, mais pour ceux qui les intéressent, pour les leurs, pour leurs familles, pour leurs amis.—Ils travaillent aussi pour la satisfaction des besoins collectifs des groupes plus ou moins considérables dont ils font partie (communes, bourgs, tribus, nations).

Aussi l'activité est-elle universelle dans le monde, et le globe est-il occupé par de véritables fourmilères, où chacun va de côté et d'autre, court à ses affaires, et se donne le plus de peine possible en se livrant à divers ordres de travaux et de préoccupations.—Les uns fouillent dans les entrailles de la terre pour y prendre les minerais des métaux, les combustibles, les matériaux de toutes sortes.—Les autres en remuent et cultivent la surface pour lui faire produire les substances alimentaires, les animaux, les matières propres aux vêtements, au logement, au mobilier.—D'autres manutentionnent, de mille manières, les matières premières que donne la terre, pour les approprier, aux divers usages, c'est-à-dire à la satisfaction des divers besoins.—D'autres transportent les produits des lieux de production aux lieux de consommation.—D'autres construisent les habitations, les bâtiments d'exploitation; d'autres les outils nécessaires aux arts; d'autres, les voies de communication, d'autres, les navires.—D'autres s'occupent à faire des approvisionnements et à tenir toutes choses à la disposition de ceux qui en ont besoin.

Mais ce ne sont pas là les seules grandes voies de l'activité humaine.

Dès que vous observez le mouvement social, vous voyez des séries de travailleurs occupés à la découverte des lois naturelles et des principes scientifiques, au perfectionnement des procédés de travail, faisant efforts sur efforts pour appliquer ces procédés, pour les communiquer à d'autres.

Vous voyez des groupes nombreux se préoccuper de la satisfaction des besoins de notre nature: les uns faisant profession de guérir ceux qui sont malades; les autres, d'instruire leurs semblables; ceux-ci, de les amuser, ou de leur procurer des jouissances artistiques; ceux-là, de conseiller, de moraliser, et de consoler ceux qui en ont besoin,—par une série d'efforts et de peines, c'est-à-dire par du travail.

Puis, vous voyez des hommes qui se chargent ou qu'on charge (cela dépend de la forme et de l'origine des sociétés que l'on considère) de maintenir l'ordre, de faire régner la justice, de produire la sécurité parmi les citoyens, afin que chacun puisse travailler librement, jouir des fruits de ses efforts, être garanti le plus possible contre la violence, et

remplir sa mission dans le monde de la manière la plus profitable.

Voilà donc la fourmilière ou les diverses fourmilières sociales qui se subdivisent en une infinité de travailleurs de toutes espèces et de toutes catégories.

Un lien invisible unit ces individus et ces groupes.

Il y a, en effet, un sentiment général qui domine tous les hommes, il y a une force, une espèce d'attraction sociale qui fait converger tous leurs efforts, d'une part, vers la satisfaction de leurs besoins individuels, vers leur utilité propre,—et d'autre part vers l'utilité générale, vers l'avantage de la société;—cette force, c'est l'INTÉRÊT INDIVIDUEL.

Chacun de nous se trouve chargé par la nature de pourvoir à sa propre conservation. Quand je dis chacun de nous, j'entends aussi et surtout l'individu le plus complet, c'est-à-dire le chef de famille, l'individu qui a charge d'âmes, qui a la responsabilité d'un groupe.

Chacun de ces individus est donc mû par l'intérêt individuel. Mais la nature des choses est telle, que chacun de nous, en pensant à lui, à la satisfaction de ses besoins, en travaillant du matin au soir dans son propre intérêt, est aussi forcé de travailler à l'intérêt d'autrui.

Le cultivateur de blé ne se dit pas le matin en se levant: "Je vais cultiver du blé dans l'intérêt de mes semblables pour leur être utile."—Non, il se dit: "Je vais cultiver pour me nourrir et faire vivre ma famille, et pour obtenir un excédant que je céderai aux autres, qui me donneront, en échange, du blé que je leur livrerai, des biens qu'ils auront produits par le travail."—C'est ainsi que l'espèce humaine se trouve alimentée par l'effet de l'intérêt individuel agissant sur les cultivateurs.

L'ÉCHANGE, ai-je dit! voilà un autre grand mot; voilà une grande pratique sociale sur laquelle nous allons revenir.

C'est la même action dans toutes les autres branches de l'activité sociale.

De proche en proche, tous nous travaillons pour nous-mêmes et pour les autres en vertu de cette force, de cette attraction naturelle qui a été mise au cœur de chaque homme, en vertu de l'intérêt individuel ou personnel, comme vous voudrez dire.

Cet intérêt individuel, remarquez-le bien, n'exclut aucun autre bon sentiment.—Il n'exclut pas l'amour de la famille, puisque, je viens de le dire, il est le plus surexcité quand il s'agit de la famille.—Il n'exclut pas le sentiment du devoir, le sentiment de la justice, puisque après tout la justice, c'est le respect de l'intérêt d'autrui, de l'intérêt de tout le monde.—Il n'exclut pas non plus le sentiment de la bienveillance, de la pitié, ni le sentiment de l'amour de la gloire, le sentiment des arts, etc., parce que tout cela, c'est la jouissance par le cœur, la jouissance par l'esprit, et, en définitive, la plus agréable satisfaction des besoins d'où procède l'intérêt personnel.

Vous voyez, Messieurs, que dès les premières considérations dans lesquelles on est obligé d'entrer en commençant ce genre d'étude, on découvre immédiatement une loi universelle très-consolante, la loi de l'harmonie des intérêts.

II

Les hommes arrivent à ce résultat général de la satisfaction des besoins physiques, intellectuel est

moraux inhérents à leur nature par une série de moyens infinis, qui, pris dans leur ensemble, constituent ce que la langue française appelle l'Industrie, l'Industrie humaine.

Il est certainement impossible d'énumérer tous ces moyens, tous ces procédés, tous ces efforts, tous ces travaux.

Toutefois, pour arriver à se comprendre, il y a des classifications possibles. Les classifications, vous le savez, n'ont d'autre but que de faciliter le langage, que de permettre d'exprimer, en quelques mots, de nombreuses catégories de choses qui ont plus d'analogie entre elles qu'avec d'autres.

En économie industrielle, on fait maintenant une classification en cinq ou six industries subdivisionnaires comprenant l'ensemble des travaux qui agissent sur les choses.

On dit *Industrie extractive* de toutes les branches de travaux qui ont pour objet d'aller chercher les choses utiles et nécessaires au-dessous du sol.—On dit *Industrie vouturière* de tous les travaux qui ont pour objet la construction des bâtiments, des voies de communication, des ports, etc.—On dit *Industrie manufacturière*, se subdivisant en *arts et métiers* de toutes sortes, de tous les travaux ayant pour but de modifier la forme des corps utilisables.—On appelle *Industrie agricole* cette industrie manufacturière particulière qui consiste à faire transformer les produits au moyen de l'action végétative du sol et des autres agents naturels.—On appelle *Industrie commerciale* ou *commerciale* l'industrie de tous ceux qui se donnent la mission de tenir à la disposition du public, à la disposition des acheteurs, ce dont ils peuvent avoir besoin et qui font leur profession d'avoir des accumulations de produits pour approvisionner les autres.

Remarquons que l'Échange est l'opération commune à tous les travailleurs des diverses catégories contenues dans ces classes, comme il est aussi l'opération commune à tous les travailleurs des catégories que nous allons énumérer.

Car on peut encore faire une classification méthodique, c'est-à-dire établir de certaines divisions, de certaines catégories, dans les diverses professions qui ont pour objet l'homme.

Ainsi, on peut faire une grande classe de travailleurs de tous ceux qui s'occupent d'améliorer le physique de l'homme;—une autre classe de travailleurs, de tous ceux qui, plus particulièrement, s'occupent d'améliorer l'intelligence de l'homme;—une autre classe, des professions qui, plus spécialement, ont pour but d'améliorer la moralité de l'homme;—une autre classe, de toutes les professions dont le but est d'amuser leurs semblables ou de leur faire plaisir;—une autre classe encore, des professions de ceux qui s'occupent de la garde, de la surveillance de la société, et qui lui procurent par leurs efforts l'ordre, la justice, le respect des personnes et des propriétés, en un mot, la sécurité.

On a ainsi une seconde série de cinq classes de professions qui permet de présenter d'une manière plus claire, plus positive, l'ensemble des travaux se résumant dans l'Industrie humaine.

Remarquons encore que chacune de ces professions agit sur l'homme dans le sens spécial que nous venons d'indiquer et dans le sens général de toutes les autres; c'est ainsi que la culture de l'intelligence produit la moralité, et réciproquement, et qu'il en est de même de l'amélioration du physique, etc.

Faisons cette autre remarque philologique, que le mot *Industrie*, dans notre langue, est pris dans le

sens général que nous venons d'indiquer, et dans un sens plus restreint, que voici : dans le langage usuel, quand on dit "industrie," on comprend volontiers l'*Industrie manufacturière*. tandis que, logiquement et scientifiquement, ce mot s'applique aussi bien à l'Industrie commerciale, à l'Industrie extractive qu'à l'Industrie voitière ou même à chacune des catégories de profession, agissant sur l'homme, que nous venons d'énumérer.

En faisant la distinction que nous venons de présenter, on chasse bien mieux qu'avec la classification usuelle, qui ne distingue que l'industrie agricole, l'industrie manufacturière et l'industrie commerciale,—en faisant rentrer l'industrie voitière dans l'industrie commerciale, en négligeant l'industrie extractive ou en la faisant entrer dans l'industrie agricole. Avec la langue usuelle, donc, on ne classe pas aussi bien ; mais c'est le seul inconvénient que cela peut avoir.

On a aussi bien classé tous les grands travaux de l'humanité en deux, et on a dit : "l'Industrie fabricante" et "l'Industrie commerçante ;" entendant par industrie fabricante toute espèce de "translocation," si on pouvait ainsi parler, tout changement de place.—Les Italiens disent dans le même sens : "Industrie transformatrice" et "Industrie translocatrice."

Ces distinctions sont assurément très logiques, mais elles ne classent pas suffisamment.

L'ARTISAN.

Tout homme connaissant bien son métier porte avec lui son capital. Il est indépendant et ses services sont toujours en demande, sauf toutefois lorsque sa mauvaise étoile l'a conduit dans des pays où l'industrie et le commerce sont en décadence.

Un jeune homme ayant reçu une bonne éducation peut échouer dans la carrière commerciale, mais l'ouvrier habile, ayant fait un bon apprentissage, est toujours à l'abri du besoin.

L'homme qui ne réussit pas, alors qu'il possède une bonne éducation scientifique ou pratique, doit avoir été bien mal doué par la nature, ou être affligé de quelque vice rongeur.

Le bon ouvrier n'a besoin de personne pour arriver au succès, sa réussite ne dépend ni des circonstances ni des occasions, ni du pouvoir de ses amis ; elle est entièrement entre ses mains.

Loin de s'adresser à ses amis pour s'élever, ce seront ceux qui s'adresseront à lui pour les aider.

Un ouvrier expert n'a pas de chômage à craindre ; s'il quitte pour une cause ou pour une autre une usine, il en trouvera vingt qui lui ouvriront leur porte. Nous avons entendu un chef d'usine dire récemment qu'il obtenait facilement tous les ouvriers ordinaires dont il avait besoin ; mais que les ouvriers habiles étaient si rares qu'il craignait un jour ou l'autre d'être obligé de fermer l'établissement.

Par ouvrier habile, nous entendons les ouvriers de l'ordre le plus élevé, ceux qui connaissent leur métier dans toutes ses parties, théoriquement et pratiquement. Ces ouvriers ne sont pas tous, certes, arrivés à la fortune ; mais tous ceux qui se sont conduits honorablement sont arrivés à des positions confortables, de beaucoup préférables à celles des membres de cette armée d'employés, de commis et de collecteurs qui ont choisi un métier plus facile, mais moins indépendant et surtout moins lucratif. Nous nous apercevons tous les jours de l'indépendance de plus en plus grande de l'ouvrier habile. Alors que toutes les places sont encombrées, qu'une foule de jeunes gens instruits briguent les positions les plus humbles, l'ouvrier digne de ce nom est toujours sûr d'occuper ses facultés avec profit. Son habileté le met en dehors des crises et des conditions du marché et si celui qui l'occupe ne peut ou ne veut le rétribuer à sa valeur, il trouvera promptement et facilement un patron plus juste et plus intelligent.

Dans notre société actuelle, l'homme qui peut produire avec précision une pièce quelconque et celui qui peut inventer un procédé économique, ou une machine, sont les puissants du jour ; ils sont

les producteurs et les créateurs et le monde bénéficie de leur travail.

L'ouvrier habile a besoin de développer son intelligence et quoique peut-être la production d'un article commercial ou industriel ne demande pas autant de science et d'art qu'il en faut chez un peintre ou un sculpteur, elle n'en exige pas moins une intelligence supérieure et une somme de travail considérable. L'ouvrier capable et habile est l'homme le plus indépendant du siècle et ceux qui, par un sot orgueil, le regardent du haut de leur grandeur, parce que les détails de sa profession lui auront rendu les mains calleuses et souillées quelque peu ses vêtements de travail, feront bien de réfléchir et de comparer sa liberté et sa confiance dans l'avenir à la position précaire et souvent pleine d'humiliation qu'ils occupent.

CAOUTCHOUC.

Cette substance, qu'on nomme aussi "gomme élastique," est solide, blanche, inodore, insipide, molle, flexible, extrêmement élastique. Elle fond à une température peu élevée, brûle à la flamme d'une bougie, avec une odeur fétide.

Lorsqu'elle est ramollie par la chaleur, et qu'on en tient les bords pressés l'un contre l'autre, ils finissent par adhérer fortement.

Le caoutchouc est insoluble dans l'eau et dans l'alcool, mais on peut le dissoudre dans l'éther et dans les huiles essentielles. On l'extrait par l'incision de "Phævea caoutchouc, du jatropha elastica, du ficus indica et de l'artocarpus integrifolia." Il en sort un suc laiteux, qui se prend en une masse blanchâtre, c'est le caoutchouc. La couleur brune qu'on lui voit ordinairement provient de la fumée à laquelle l'exposent les Américains en préparant la gomme élastique sous diverses formes.

Il est principalement employé pour faire les sondes, effacer les traces de crayon, composer des vernis qui ont l'avantage de ne pas s'écailler, des enduits imperméables, des fils pour tissus élastiques, des tuyaux, des "obturateurs" ou bouchons, et un certain nombre d'organes des instruments de chirurgie et de médecine.

Le caoutchouc, devenant dur en hiver et s'amollissant en été, on l'emploie presque toujours mélangé avec du soufre, qui à une température de 150°, le rend moins sensible à l'action de ces variations thermométriques et de plus lui donne plus d'élasticité. Dans cet état le caoutchouc est dit "vulcanisé." On le vulcanise aussi, mais à froid, en le trempant pendant un instant dans un mélange de sulfure de carbone et de chlorure de soufre.

CIRE.

La cire est une huile fixe concrète, très-répendue dans la nature ; quelques personnes prétendent que les abeilles ne la forment point, qu'elles ne font que la recueillir ; d'autres personnes disent que des abeilles, nourries seulement de sucre, produisent aussi de la cire.

Cette substance, quand elle est pure, est blanche, solide, cassante, insipide, presque inodore ; elle est insoluble dans l'eau, et peu soluble dans l'alcool et les éthers ; mais elle se dissout assez bien dans les huiles essentielles.

La cire brute s'obtient en faisant fondre dans l'eau les rayons des abeilles, après en avoir exprimé le miel ; la cire se rend au-dessus de l'eau ; on l'enlève et on lui donne la forme de briques. Pour la blanchir, on la coule en rubans très-minces qu'on expose au grand air, de manière à former une couche peu épaisse ; au bout de quelques jours, la couleur est changée sensiblement. Lorsque le blanchiment ne fait plus de progrès, on fait refondre la cire, on la coule encore en rubans et on l'expose encore à l'air.

La cire sert à faire des bougies ; elle entre dans la composition des vernis ; on l'emploie en médecine comme adoucissant, émollient et relâchant.

POTERIES.

Nous comprenons sous cette dénomination tous les

objets faits avec des argiles soumises à l'action du feu. L'argile dont on se sert doit être d'autant plus pure que la poterie est plus fine. On purifie l'argile en la délayant dans l'eau et laissant la liqueur en repos pendant quelques instants, pour laisser déposer le gravier ou le sable qui s'y trouve mêlé.

Cette opération est faite à plusieurs reprises. L'argile doit ensuite être gâchée et pétrie avec les substances qui doivent entrer dans la poterie, afin qu'elle devienne liante, sans pourtant qu'elle le soit trop. Cela fait, on place l'argile sur le tour, ou bien on la coule dans des moules, pour qu'elle prenne la forme voulue ; et quand elle a séché à l'air, on la place dans un four qu'on chauffe d'abord lentement pour que l'évaporation de l'air ne soit pas trop prompte.

Porcelaine tendre. On la fabrique à Bayeux au moyen d'un mélange d'argile, de craie et de soude ; on recouvre ensuite la pâte avec un émail très-fusible.

Porcelaine dure. Les proportions employées à Sèvres pour cette espèce de porcelaine sont : kaolin lavé, 64 parties ; craie de Bougival, 6 ; sable d'Aumont, 20 ; petit sable, 10. On fait subir à la pâte une première cuisson à 60° de Wedgwood environ. On la recouvre ensuite avec un vernis tenu en suspension dans le vinaigre, et composé de roche feldspathique broyée. On procède alors à une seconde cuisson, dans laquelle on porte la chaleur jusqu'à 134° du pyromètre. Le feu doit durer 36 heures. On laisse refroidir le four trois ou quatre jours avant d'en retirer la porcelaine.

Grès. Ce sont des poteries à pâte compacte, assez bien cuites pour n'être pas rayées par le fer et pour faire feu au briquet. On emploie des argiles très-plastiques et très-fines, contenant beaucoup de sable fin et fort peu de chaux. Il faut un feu très-ardent et longtemps continué. Pour les vernir, on jette du sel marin dans le four pendant qu'il est rouge de feu.

Faïence. La faïence fine est composée d'une argile plastique blanche et de silex broyé ; on fait une première cuisson pour la pâte, et une seconde après l'application de la couverte. La chaleur, dans la seconde cuisson, est beaucoup moins élevée que la première. La couverte est un stannate de plomb.

Tuiles, carreaux et briques. Les tuiles et les carreaux se font avec toute espèce de terre argileuse. On les vernit quelquefois avec un mélange de litharge broyée, de manganèse et d'argile délayée dans l'eau. Les tuiles y sont plongées avant d'être portées au four. Les briques sont faites avec des argiles, auxquelles on ajoute du sable lorsqu'elles sont tenaces ; elles sont cuites à des températures qui varient selon l'usage auquel les briques sont destinées.

Des trois Miroirs.

Nous reproduisons de la *Semaine Religieuse* :

Une jeune fille élevée dans de pieux sentiments, mais chez qui cependant des pensées légèrement empreintes de vanité ou de coquetterie surgissaient parfois, écrivit un jour à sa mère :

"Ma mère, je désirerais bien avoir un miroir de toilette : c'est un objet à peu près indispensable, qui me fait plus d'une fois défaut, je compte donc sur ta bonté, et j'attends, non sans quelque impatience, je te l'avoue en toute sincérité, l'envoi de ce petit objet, qui a bien son utilité."

Le lendemain, la jeune fille reçut de sa bonne mère cette réponse :

"Ma chère enfant, non-seulement je t'enverrai le miroir que tu demandes, mais au lieu d'un seul que tu sollicites de moi, tu en recevras trois..."

—Trois !... dit la jeune fille, en interrompant sa lecture, que signifie ?

Et, poursuivant elle vit ces lignes :

"Dans le premier miroir, tu verras ce que tu es ; dans le second, ce que tu seras ; dans le troisième enfin ce que tu dois être."

La jeune personne marchait de surprise en surprise. Quand elle eut terminé sa lecture, elle donna un libre cours à ses conjectures, mais rien ne la sa-

tisfaisait : force lui fut donc d'attendre, et l'attente est bien longue à seize ans ! Aussi compta-t-elle les jours, les heures, les minutes qui s'écoulaient entre la réception de la lettre et l'envoi qu'elle lui annonçait.

Enfin, après trois longs jours, — trois siècles ! — une boîte arriva à l'adresse de la jeune fille ; aussitôt qu'elle l'eut reçue, elle l'emporta en courant, et restée seule, elle s'empressa de l'ouvrir. Un premier paquet soigneusement enveloppé, et portant le numéro 1, frappa d'abord ses regards ; elle l'ouvrit avec précaution. Le cœur lui battait avec force : qu'allait-elle voir ?... Elle trouva d'abord un modeste mais fidèle miroir, qui, — selon la promesse de sa bonne mère, — lui montra ce qu'elle était : sa jeunesse, ses agréments, les charmes du printemps de sa vie.

— Oh ! que ma mère est bonne ! dit l'enfant ; et dans sa joie, dans sa reconnaissance naïve, elle donna un baiser au miroir.

Mais que pouvait contenir le deuxième paquet, qui semblait plus gros et plus lourd ? Elle l'ouvrit avec anxiété, et y trouva une tête de mort ; autre miroir non moins fidèle de ce qu'elle serait un jour.

La vue d'un tel objet était propre à la faire réfléchir. La jeune fille commença à comprendre la leçon que voulait lui donner sa mère, et elle garda plus longtemps le second miroir que le premier.

Restait le troisième paquet. On comprend que, après le deuxième, l'enfant dut éprouver quelque crainte à l'ouvrir. Cependant elle se dit qu'il ne pouvait pas contenir un objet plus effrayant, et sa main défit l'enveloppe. Un cri de joie lui échappa en trouvant sous une soyeuse étoffe une délicieuse statuette représentant Marie Immaculée.

— Voilà ce que je dois être, s'écria-t-elle, et ce que je serai avec la grâce de Dieu.

Et elle s'agenouilla et pria longtemps.

Réponse au Problème de la semaine dernière.

Réponse.



L'heureux gagnant est "G. D. C. S." de Montréal.

PROBLEME

Deux hommes veulent partager entre eux huit gallons de sirop contenus dans une cruche de huit gallons. Ils n'ont pour mesurer leur sirop qu'une cruche de cinq gallons, une de trois gallons, et la cruche de huit gallons dans laquelle est contenu le sirop. Comme ils sont au milieu du bois ils ne peuvent se procurer d'autres vaisseaux. Comment feront-ils pour séparer également les huit gallons de sirop pour en avoir chacun quatre gallons.

Le vainqueur aura droit à un magnifique morceau de musique intitulé "Patience" par Sullivan que nous devons à la générosité de M. Emile de Lorimier de cette ville.

Dialogue entre un professeur de mathématiques et son élève.

De 6 ôtez 3.

M'sieu je ne sais pas.

Voyons ; tu as 6 pommes, je t'en demande 3 combien t'en reste-t-il.

Il m'en reste 6.

Mais non, puisque je t'en demande 3.

Oui, mais moi, je ne vous les donne pas.

Les Plaisanteries de l'Atelier.

Une leçon de ponctuation.

Mademoiselle, dit un jour, mademoiselle de la virgule à mademoiselle Cédille, avant de nous lier, j'ai voulu prendre des renseignements sur votre caractère, et j'ai appris par M. Tréma qui, par Parenthèse, vous connaît depuis longtemps, qu'il n'était pas des plus agréables, veuillez donc renoncer à tout Trait-d'Union entre nous.

Mlle Cédille, piquée au vif par ces paroles prononcées avec un accent aigu, répondit d'un accent grave :

Mlle je.....

Assez, Mlle, point d'exclamation... car je ne subirai point d'interrogation !

La pauvre Cédille, sous le coup d'une telle apostrophe, courba la tête en manière d'accent circonflexe, et toute confuse, sortit en serrant les deux poings.

Dans un restaurant :

Un monsieur pressé demande une friture.

Le plat, naturellement, se fait attendre pendant quelques minutes.

— Et ces merlans, garçon ? demande le client impatienté.

Le garçon, calme. — Ça vient, monsieur, ça vient ! Le client prend son chapeau.

— Mais, monsieur, puisque ça vient !... dit le garçon.

— Justement, mon ami, je vais à leur rencontre.

Quand on sait bien régler son temps il nous reste quelques moments de loisir que nous devons employer à agrandir notre intelligence et notre cœur.

On trouve des hommes capables de braver la mort, quand l'occasion se présente, et qui ne peuvent pas supporter les petites contrariétés de la vie. Il y a pourtant plus de courage et de grandeur d'âme à recevoir avec calme les événements contraires qu'à braver un péril.

Etudions-nous à répandre autour de nous autant de bien qu'il nous est possible d'en faire.

Que toutes vos paroles passent par la lime de la discrétion avant qu'elles vous échappent de la langue.

Il y a des paroles qui ressemblent à des confitures salées.

La prière est la nourriture qui seule donne à l'esprit la joie et la vigueur.

"Lorsque vous donnez un vieux vêtement aux pauvres, raccommodez-le avec soin, comme si vous deviez vous en servir vous-même."

L'homme le moins malheureux est celui qui prend les choses comme elles vont et les hommes comme ils sont.

Peu d'hommes ont assez de fermeté et d'étendue d'esprit pour comprendre que le bonheur n'est ni dans la richesse ni dans le rang, et pour vivre tranquillement heureux chez eux.

Quelle est la chose qui, étant semée en un endroit, est moissonnée ailleurs, demandait-on un jour à Aristote ; il répondit : "C'est le bien que l'on fait dans ce monde, parce qu'on n'en recueille le fruit que dans l'autre."

Chez un dentiste.

Le client—Monsieur, vous m'avez posé un rate-lier.....

Le dentiste—Je le sais.

Le client—Vous m'avez promis que ce serait absolument comme des dents naturelles.

Le dentiste—Sans doute.

Le client—Or vos fausses dents me font horriblement souffrir.

Le dentiste (avec conviction)—Eh ! bien... Elles n'en imitent que mieux la nature !

* * *

Dans une réunion électorale :

—Electeurs ! je suis votre député de droit.

—Pourquoi ?

—J'ai été cinq ans à Nouméa.

Une voix sombre s'élève au fond de la salle :

—Non ! J'ai plus de titre que ce citoyen-là.

—Lesquels ?

—J'ai été quinze ans au bagne.

RECETTES.

Pâté de mouton.—Faites revenir vos morceaux de mouton dans la poêle avec saindoux, les ayant poudrés de farine, avec poivre, sel et têtes de clous ; quand ils seront rôtis, ajoutez persil, thym, marjolaine, avec un demiard d'eau ; si vous trouvez que c'est assez assaisonné, faites bouillir le tout un moment, et jetez-le dans un plat croux garni de quatre doigts de pâte autour ; couvrez de pâte, laissant une ouverture au milieu, pour un bouquet de pâte, que vous lèverez avec soin, quand le pâté sera cuit, pour jeter un peu de jus que vous aurez conservé ; ce qui empêchera votre pâté d'être sec.

Pâté de veau.—Même procédé que pour le pâté de mouton ci-dessus mais vous y ajouterez de petites tranches de lard, le veau n'étant pas aussi gras que le mouton. On coupe le veau par tranches, et on le hache bien mince.

Bœuf rôti.—Le morceau où se trouve le filet est le plus recommandable. Placez-le à la cuisinière avec poivre et sel, arrosez-le du jus qui en découle pendant une heure ; ajoutez ensuite une chopine d'eau dans la cuisinière et continuez de l'arroser avec cette eau jusqu'au moment de la tirer. Si c'est un gros morceau, prenez au moins trois ou quatre heures pour le cuire.

L'OUVRIER DOIT LIRE.

Et c'est pour l'ouvrier spécialement que nous avons fondé ce journal.

Un moyen que nous avons employé, réussit un peu ; c'est le présent hebdomadaire. Nous avouons, cependant, que vu nos ressources qui sont nulles, si petites que soient les dépenses, nous nous en apercevons.

Humblement, nous sollicitons pour les pauvres ouvriers, nos lecteurs,

LES RICHES.

de faire choix dans leur mille et un rien, de quelques petites choses, soit chromos, cadres, albums, etc., etc., dont, bien entendu, nous demanderons qu'on nous fasse présent.

Chaque semaine, au lieu d'une devinette, nous en mettrons deux, ou trois, et plus s'il le faut, chaque réponse juste (et tirée au sort), méritera un présent.

C'est donc la collaboration des gens aisés et instruits que nous demandons, pour forcer à lire et s'instruire les ouvriers pauvres et ignorants. Forts de notre intention, nous remercions d'avance les généreux donateurs de la bonne œuvre qu'ils vont faire.

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE XII.

Qui n'est que la continuation du précédent.

Depuis la fameuse séance, dans laquelle M. Voltaire avait été si maltraité, MM. Sorbier, père et fils, n'avaient pas reparu dans la salle des conférences et la tribune des opposants était restée vide. Les ouvriers attribuaient cette absence, motivée sur une visite dans les environs, au rôle peu brillant qu'avaient joué les deux esprits forts dans la dernière discussion; aussi l'étonnement fut-il général quand on vit reparaitre l'ex-notaire avec sa cargaison de volumés, et M. Henri avec un nouveau gilet flamant neuf.

Le futur docteur attachait évidemment une importance capitale à cette partie de sa toilette. Ne pouvant avoir d'autre spécialité, il s'était fait, en désespoir de cause, porteur de gilets, rôle tout-à-fait à la hauteur de son intelligence et auquel devraient se borner beaucoup de gens savants, théologiens de vingt ans, qui pourraient être des flambeaux dans les questions de mode, mais qui dans une thèse historico-religieuse, ne sont pas même des lampions.

Si le beau jeune homme avait été moins occupé de s'aveugler avec un pince-nez d'un nouveau genre, il aurait pu, en regardant avec ses yeux, surprendre pas mal de surlireurs railleurs. Sa demi-cécité le servit en cette occasion.

Et, en général, il faut reconnaître que le lorgnon a, pour ceux qui s'en parent, le grand avantage de les empêcher de s'apercevoir combien on les trouve ridicules.

Quand chacun eut repris sa place et que le bruit inévitable en pareille occasion eut cessé, mon père continua ainsi :

« A peine débarqués, les contrebandiers furent provisoirement enfermés dans ce bague, séjour de douleur et de larmes, sur la porte duquel on aurait pu écrire, si la religion chrétienne n'eût pas existé, ces mots que le Dante gravé sur le seuil de l'enfer : O vous qui entrez, abandonnez ici toute espérance.

— *Lasciate ogni Speranza*, fit M. Sorbier, d'un air capable.

Quant à son fils, au mot religion chrétienne, il sourit très-finement et plongea la moitié de sa main, gantée par Jouvin, dans son gilet de pluche de Havanne.

« Ils étaient là, depuis deux jours, reprit le narrateur, attendant le moment d'être mis en vente, quand arriva un petit vieillard arabe, accompagné d'un scribe et de deux gardiens armés de bâtons.

Ce fonctionnaire n'était autre que le collecteur des impôts, chargé par le gouverneur de la ville de prélever la dime des prises.

Sur son ordre, les gardiens déshabillèrent complètement les prisonniers, les forcèrent à marcher, à trotter, à courir, à porter et à traîner des fardeaux. Ils examinèrent ensuite, avec la plus minutieuse attention, les pieds, les mains et les dents de chaque captif, comme un maquignon eût fait pour un cheval; le scribe notait chaque observation.

Lorsque tout fut fini, le vieillard lut attentivement les notes enseignées sur le registre, et comme il n'avait qu'un homme à prendre, du bout de sa canne il indiqua celui qui lui paraissait le meilleur. Les deux gardiens saisirent Simon et l'emmenèrent dans la salle voûtée, destinée au ferrement des esclaves.

« Pour tout costume, on lui fit revêtir un caleçon de cuir, après quoi le forgeron chargé de compléter sa toilette, le marqua d'un fer rouge à l'épaule, lui riva des entraves aux pieds, et à la ceinture un anneau de fer auquel il rattacha la chaîne d'un autre esclave, son futur compagnon.

Ces préliminaires achevés, les deux prisonniers furent conduits à l'arsenal pour y partager les rudes travaux de plus de quinze cents esclaves, tous chrétiens, enlevés comme eux par les pirates.

« Je n'ai pas l'intention de vous décrire la vie d'un captif chez les Algériens; vous connaissez le régime des bagnes en France, il vous donnera une idée très-affaiblie de ce qu'était l'existence des forçats à Alger.

Dans notre pays, la religion et l'humanité adoucissent dans la mesure du possible les souffrances du malfaiteur; en Afrique, au contraire, le fanatisme mahométan prenait plaisir à aggraver celles des victimes, de ces chiens de chrétiens, comme nous appellent encore entre eux les farouches enfants des tribus kabyles. Car on aura beau dire, la tolérance ne s'est jamais rencontrée que dans le catholicisme.

Depuis un moment Henri Sorbier tourmentait le treizième bouton de son gilet, enfin il prit la parole.

— Vous dites, monsieur, que sans la religion catholique le bague eût été un enfer. Je ne demande pas mieux que de le croire, mais je ne vois pas bien en quoi cette religion pouvait adoucir l'existence des esclaves.

— D'abord, monsieur, en leur inspirant la résignation qui, vous en conviendrez, vaut mieux que le désespoir.

— D'accord, mais toute autre religion et la moindre philosophie en eût fait autant.

— Je ne le pense pas. Le christianisme est l'unique religion de l'expiation, elle nous enseigne que nous devons tous souffrir sur cette terre, nous y purifier par la douleur, qui seule peut nous ouvrir les portes d'un bonheur sans fin après la mort, et en cela, nulle autre religion ne lui est comparable pour relever le moral de l'homme, le soutenir dans ses défaillances, lui faire accepter la souffrance comme un bienfait.

Quant à cette philosophie qui limite notre existence, comme celle de l'animal, à quelques années, elle peut tout au plus nous conseiller de borner nos désirs, et nous apprendre à nous contenter de peu et à éviter autant que possible la douleur; mais quand le malheur vient à nous frapper, si ce malheur nous semble irréparable, la philosophie athée ne peut conseiller qu'une chose, l'anéantissement de la souffrance par l'anéantissement de l'être, le suicide. Mon Dieu ! disait une grande sainte, faites-moi souffrir, toujours souffrir : c'est là le cri sublime du catholique; le philosophe, lui, je parle du philosophe non chrétien, s'il a quelque courage, se tue pour échapper à la douleur, et en cela le chrétien et l'athée sont parfaitement logiques, l'un en se réfugiant dans le néant, qui est sa seule croyance, l'autre en se remettant entre les bras de Dieu, qui est le soutien du faible, le consolateur de l'affligé et le rémunérateur généreux des souffrances endurées en son nom.

— Cependant, un grand philosophe a écrit contre le suicide les pages les plus éloquentes, reprit M. Sorbier père.

— Et un autre en a écrit pour, car grâce à Dieu les doctrines philosophiques sont si bien arrêtées, que dans le même auteur, et souvent dans la même page, on trouve le blanc et le noir. Du reste peu m'importe que Rousseau ait déclamé contre le suicide et que Voltaire le présente comme un devoir, quant on a tout perdu.

La raison la plus bornée est là pour nous dire que la jeune fille déshonorée, que le banqueroutier, que l'homme flétri par la loi, que la femme qui a manqué à ses devoirs, que l'ouvrier estropié, que le vieillard dans la misère, s'ils sont assez malheureux pour ne pas croire à une autre vie, sont, en ne se tuant pas, ou des lâches ou des imbéciles. Cela est si vrai que plus la foi s'affaiblit dans une nation, plus le nombre des suicides augmente, et plus d'un philosophe, plus d'un romancier, s'il descend dans les profondeurs obscurcies de sa conscience, reconnaît que par ses funestes doctrines, non-seulement il a tué l'âme de ses lecteurs, mais souvent aussi leur corps.

Je n'invite rien, les journaux sont là, lisez les circonstances dans lesquelles se sont accomplis vingt suicides, et dans le roman ouvert encore sur la table de l'ouvrière asphyxiée, comme dans le carnet de l'ouvrier repêché dans les filets de Saint-Cloud,

vous retrouverez quinze fois sur vingt le nom de l'écrivain qui a allumé le réchaud, ou poussé la victime dans le fleuve. A présent, nommez comme vous voudrez ces marchands de mort aux âmes, philosophes ou romanciers, moi, catholique, je les appelle des *assassins*.

« Je m'éloignerais trop de mon sujet en traitant l'importante et triste question du rôle de cette littérature malsaine, qui commence à Paris et finit par le suicide ou par Cayenne, je crois vous avoir prouvé que moralement la religion venait au secours des infortunés gémissant dans les bagnes; là ne s'arrêtait pas son influence.

Le catholicisme a un double caractère de générosité, il enseigne la résignation et l'abnégation pour soi-même, la charité et le dévouement pour les autres, et s'il n'est pas une souffrance qu'il ne nous apprenne à supporter, il n'en est pas une à laquelle il ne nous apprenne aussi à compatir. Le Christ-Dieu a voulu souffrir et mourir pour tous les hommes, et depuis la promulgation de son Evangile qui est la loi d'amour, il s'est trouvé dans tous les temps des âmes vaillantes et généreuses qui ont eu soit elles aussi de se dévouer pour leurs frères.

« Des cœurs vraiment chrétiens ne pouvaient pas être insensibles aux souffrances de leurs frères captifs. Ils ne le furent pas, écoutez plutôt. Ici j'ouvre une page glorieuse de l'histoire de notre France, la fille aimée de l'Eglise, de cette France, dont les premiers rois, le lendemain du jour où l'eau du baptême eut mouillé leur front superbe, courbés pour la première fois devant la croix des esclaves, ce signe de la faiblesse devenu le signe des forts, écrivaient en tête de nos lois constitutives : *Vive le Christ qui aime les Français*. Dans cette page il n'est question ni de combats, ni de victoires, mais l'héroïsme de la charité chrétienne s'y déploie tout entier dans l'histoire d'une institution qui nous appartient en propre, l'œuvre de la rédemption des captifs.

« On connaît l'inspiration généreuse qui porta Jean de Matha, né à Faucon, en Provence, en 1169, à se consacrer à la délivrance des captifs. Il s'associa un cœur aussi dévoué que le sien, Félix de Valois, de la famille royale de ce nom, et tous deux, mettant en commun leur charité, fondèrent cet Ordre des Trinitaires qui brisa les fers d'un si grand nombre d'esclaves.

Après avoir parcouru l'Europe et recueilli au milieu de fatigues bien rudes et quelquefois de refus plus durs encore, d'abondantes aumônes, les religieux Trinitaires se rendaient sur les côtes d'Afrique, à Alger, à Bougie, à Oran. Là, ils débattaient la rançon des captifs, luttèrent contre les fraudes et les avanies des barbares, obligés souvent d'ajouter au prix convenu leur liberté et même leur vie. Mais n'importe, comme on l'a si bien dit, leur zèle croisait avec les outrages et se fécondait par l'avanie.

« On a calculé que de 1198, date de leur institution, à 1787, c'est-à-dire dans un espace de six siècles, ils rachetèrent (neuf cent mille) esclaves, dépouilles opimes conquises sur l'infidélité et la barbarie, qui n'avaient coûté qu'à eux seuls des sueurs et du sang.

« La charité est contagieuse de sa nature. Quelques années après leur fondation, les Trinitaires eurent des rivaux, ou plutôt des auxiliaires, compagnons de leur zèle et de leur charité; ce furent les Frères de la Merci.

« En 1215, un autre Français, — car cette œuvre de la Rédemption est éminemment française, — Pierre Nolasque, né dans un bourg du Lauragais, à une lieue de Castelmaury, résolut, lui aussi, de vouer aux esclaves chrétiens sa fortune et sa vie.

(A continuer)

IMPRIMÉ PAR PRENDERGAST ET CIE.

31 Rue St. Jacques, Montréal.